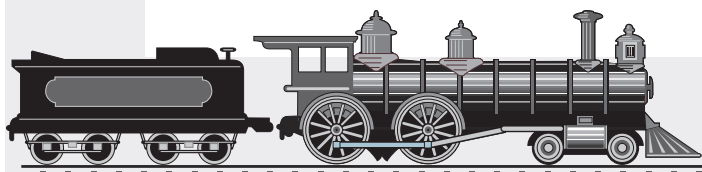


Un conte de la collection
Contes du monde entier
Série d'émissions diffusées pour les écoles



John Henry, un homme à la volonté de fer



John Henry, un homme à la volonté de fer

Pays d'origine du conte : États-Unis (762022)

Résumé du conte

Au temps où se construisait le chemin de fer en Amérique, vivait un homme d'une taille et d'une force physique hors du commun. Il s'appelait John Henry et était respecté de tous. Un jour, à la suite d'une explosion sur le chantier, deux hommes restèrent ensevelis et seul John réussit à les sauver. Les hommes continuèrent leur travail en creusant le cœur de la montagne. Mais, pour gagner du temps et de l'argent, les ingénieurs inventèrent une foreuse à vapeur, capable de faire le travail de dix hommes. Voyant que de nombreux ouvriers allaient perdre leur emploi, John proposa un marché à ses employeurs : s'il arrivait à battre la machine de vitesse, alors les hommes garderaient leur emploi. La course d'un homme contre le progrès commença et tous admiraient le courage et la détermination de John Henry, qui parvient à vaincre la foreuse. Mais sa victoire fut un sacrifice, car après d'ultimes efforts, John mourut. Sa légende perdure aujourd'hui, racontée par ceux à qui il avait tout donné.

Droits de reproduction

Les organismes scolaires, sans but lucratif, ont le droit de copier ce conte à volonté.

Il est également disponible sur le site Web de TFO **www.tfo.org/outils**

Les parents peuvent aussi imprimer ce conte pour en faire la lecture à leur enfant.

10 Contes à lire

La collection comprend les titres suivants :

Le Tigre qui voulait être un homme (Taiwan)

Le Pinceau magique (Chine)

Les Trois Sœurs (Norvège)

Perséphone, fille de Zeus (Grèce)

Le Tyran et l'Enfant (Burkina Faso)

Le Roi aux oreilles de cheval (Pays de Galles)

John Henry, un homme à la volonté de fer (États-Unis)

Timoon (Canada)

Le Chef et le Charpentier (Caraïbes)

Fionn (Irlande)

10 Contes à lire à voix haute

Afin d'exploiter ces contes pour la lecture autonome à voix haute, utiliser la version *Lecture en spectacle* de chacun des contes. Ces documents sont disponibles sur le site Web de TFO **www.tfo.org/outils**

La série Contes du monde entier

Le conte *John Henry, un homme à la volonté de fer* fait partie d'une collection de 26 contes de la série d'émissions *Contes du monde entier*. Cette série est diffusée entre 3 h et 5 h du matin pour permettre aux écoles d'enregistrer les émissions pour s'en servir en salle de classe.

Pour connaître la date de la prochaine diffusion, consulter l'*Horaire scolaire de TFO*, disponible sur le site Web **www.tfo.org/horairescolaire**

Le visionnement de ces émissions est complémentaire à la lecture de ce livre.

Un média appuie l'autre et facilite le développement des habiletés en lecture.

Guides pédagogiques

La série *Contes du monde entier* est accompagnée de deux guides pédagogiques, l'un destiné au personnel enseignant des écoles de langue française, et l'autre au personnel enseignant des écoles d'immersion.

Ces deux guides pédagogiques peuvent être imprimés sans frais à partir du site Web de TFO

www.tfo.org/guides

Adaptation des scénarios des émissions : Martin-David Peters

Conseillère pédagogique : Monique Mili

Coordonnatrice du projet : Annette Lalonde



Je vais vous raconter l'histoire de John Henry. Je n'étais qu'un jeune garçon quand on a commencé à construire la voie ferrée. L'excitation était à son comble dans notre petite ville, car le train allait traverser nos montagnes.

– Ah! mes amis !, criait un marchand aux passants. Pas de temps à perdre ! Écarquillez vos yeux et ouvrez vos porte-monnaie ! Allons-y, messieurs, dames ! Allons-y !

Il y avait toujours quelque chose de nouveau au marché. Moi, je regardais, le nez collé à la vitrine d'un magasin, les maquettes de trains et je m'imaginais passant ma vie à les conduire.

– Tu veux travailler toute ta vie sur cette locomotive ?, me demandait à chaque fois une amie. Ça ne te fait pas peur ?

– Non, pas du tout!, lui répondais-je les yeux brillants d'espérance.

À l'extérieur de la ville, sous un soleil brûlant, des centaines d'ouvriers travaillaient durs à poser la voie ferrée. À coups de masses et de pioches, ils creusaient les montagnes pour permettre au train de poursuivre son irrésistible marche en avant.

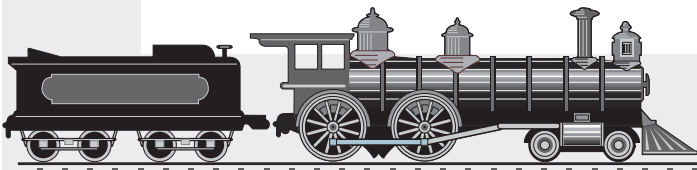
– Allez, plus vite les gars !, criait le chef de chantier. On a une voie ferrée à construire !

C'est durant l'une de ces journées brûlantes qu'on entendit tout à coup une explosion.

– Y a le feu à la montagne ! Dépêchez-vous ! Dépêchez-vous ! Tous sur le chantier !, cria l'un.

– C'est là-bas où les hommes travaillent !, cria l'autre.

– Il y a eu une explosion ! Il faut les aider, vite ! Tous là-haut ! Dépêchez-vous !, crièrent les autres.





Les hommes et les femmes remplirent des seaux d'eau, ramassèrent des pelles, des bâtons de bois, des couvertures... Enfin, tout ce qui était susceptible de les aider, ils l'apportèrent avec eux. On apprit rapidement que deux des travailleurs se trouvaient coincés sous un amas de rochers.

- Deux hommes sont restés coincés !, nous dit l'un des ouvriers paniqués. Deux hommes sont restés coincés, là-bas, dans la montagne !
- Plus vite les gars !, s'écria un homme. Si on veut les revoir vivants !

Tous coururent à l'entrée du trou. De grosses roches bloquaient l'entrée. La tâche n'allait pas être facile.

- Jimmy, à toi, ! dit un ouvrier.
- Il faut absolument les sauver !, cria-t-il en essayant de déplacer une roche avec sa barre de fer.

Mais ils eurent beau y mettre toute leur force, le travail n'avancait pas assez vite, et les deux ouvriers en détresse allaient bientôt manquer d'air.

- C'est pas possible, chef, on n'y arrivera jamais !, se plaignit le vaillant Sanchez au chef de chantier. C'est trop long ! Il nous faut un autre moyen !
- Sanchez, on ne peut pas utiliser la poudre à exploser, expliqua le chef. On risquerait de provoquer davantage d'éboulements. Non, ce qu'il me faut, c'est un homme très fort et très rapide. Allez me chercher John Henry !

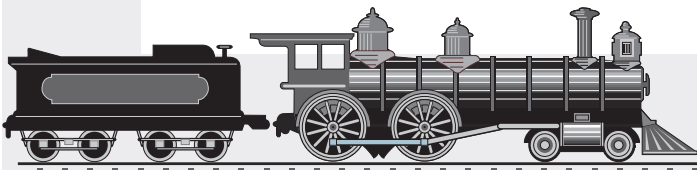
Il y eut des murmures dans la foule.

- J'y vais, patron !, dit l'un des ouvriers.
- Je peux y aller moi aussi !, dis-je à mon tour.

C'est alors que derrière moi, j'entendis une voix puissante qui dit...

- Inutile de les envoyer me chercher. Je suis là, chef !

C'était lui : John Henry. Un Noir, comme moi, mais beaucoup plus grand et beaucoup plus fort. Il était immense. Une vraie force de la nature. Et il était admiré de tous.





- C'est lui !, s'écria un homme. Il est toujours là quand on a besoin de lui.
- Lui, il va les sauver !, s'exclama une femme.
- Regardez comme il est costaud !, ajouta une autre.

La foule reprit espoir. Mais la mission était très dangereuse. John Henry pouvait y laisser la vie. Pourtant, une seule chose comptait pour lui : sauver ces deux hommes. Sa masse et sa pioche sur les épaules, John Henry s'avança donc à l'entrée du trou et, un temps avec sa pioche, un temps avec sa masse, il fracassa les roches une à une, les faisant voler en éclats. Il creusa à une vitesse phénoménale et il disparut bientôt à l'intérieur du trou. La foule retint son souffle. Après un moment d'attente qui nous parut une éternité, John Henry sortit de la montagne en portant les deux ouvriers sur ses épaules. Il y eut une explosion de joie.

- Oui ! Bravo ! Oui !, s'écria la foule.
- Chaque fois qu'il sauve quelqu'un, je suis époustoufflé, avoua le chef de chantier. Aucun homme ne peut rivaliser avec John Henry.
- Aucun homme, ça c'est vrai, chef, acquiesça Sanchez. Mais question caractère, Polly-Anne, sa femme, est aussi forte que lui.

Sanchez avait raison : John Henry puisait une grande partie de sa force dans celle de Polly-Anne. Et ces deux-là s'aimaient comme des fous.

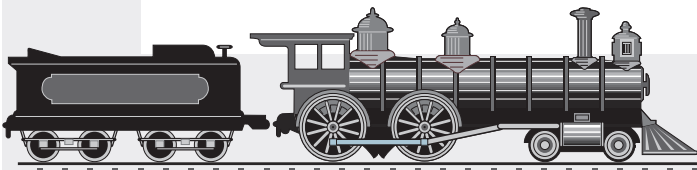
- Allez, John, ce n'est pas terminé, il y a encore du travail, dit avec fierté Polly-Anne à son mari.

Alors, John Henry lui sourit tendrement, ramassa sa pioche et sa masse, et recommença à poser la voie ferrée. Et tous se remirent au travail.

Le soir venu, John Henry et Polly-Anne rentrèrent chez eux, comme si c'était un jour ordinaire. Ils installèrent la table à manger dehors, comme ils aimaient le faire durant les périodes chaudes de l'été.

- Polly ! La soupe et servie !, appela John en faisant tinter une clochette.

Quand Polly-Anne sortit de la maison, John la trouva si belle qu'il voulu l'embrasser. Mais...





- Pas tout de suite, tu as oublié quelque chose..., lui dit Polly-Anne en lui mettant un doigt sur la bouche.
- Mais non, voyons !, rétorqua John avec un sourire.

Et il prit la main de Polly-Anne et l'emmena au bord du petit lac.

- C'est ta période de chance, lui dit John. On ne triche pas ! Une main dans le dos.
- Je ne triche jamais, précisa Polly-Anne. Je suis toujours les règles qu'on s'est fixées. Le premier qui attrape une luciole verra la chance lui sourire. L'autre sera obligé de préparer le repas de demain.
- Réfléchis déjà à ce que tu vas nous cuisiner, ricana John.

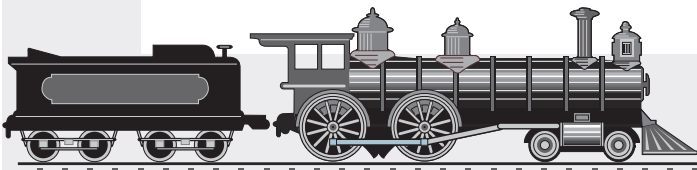
Après avoir mis une main derrière leur dos, les deux amoureux se mirent à observer les petites lucioles qui illuminaient la nuit tout autour d'eux. Vif comme l'éclair, John attrapa une luciole au vol. Enfin... c'est ce qu'il crut. En ouvrant sa main, il vit qu'elle était vide. À son tour, Polly-Anne ouvrit sa main : une luciole s'en échappa en zigzaguant.

- Bon !, soupira John. C'est moi qui ferai la soupe demain.

Et ils retournèrent à la maison en se taquinant. Le lendemain restera à tout jamais gravé dans ma mémoire. Je m'en souviens comme si c'était hier. Tous les ouvriers s'étaient attroupés autour du chef de chantier et des grands patrons de la compagnie. Près d'eux, cachée sous une grande toile, une terrible machine attendait d'être dévoilée.

- Attention, regardez bien !, leur cria soudainement le chef en tirant sur la toile. Voici une foreuse à vapeur !
- Formidable !, s'exclama un ouvrier.

Ils me laissèrent regarder la foreuse de près. Elle ressemblait à une locomotive, mais avec une tête rotative dentelées sur le devant. On pouvait deviner sa puissance sous sa structure d'acier. J'en avais presque peur. Ah ! si au moins cet engin n'avait jamais existé.





- On dirait un monstre !, se moqua Jimmy.
- À quoi ça peut bien servir ?, se demanda Sanchez en se moquant à son tour.

Le chef de chantier se mit alors aux commandes de la foreuse et démarra le puissant moteur. Un jet de vapeur grise s'échappa de la cheminée, et l'engin commença à avancer. Le chef actionna ensuite la tête rotative et la foreuse perça un trou dans la montagne aussi facilement qu'un couteau dans du beurre. Les ouvriers s'exclamèrent l'un après l'autre...

- Jamais rien vu de pareil !
- C'est quoi cette machine ?
- C'est bizarre, très bizarre !

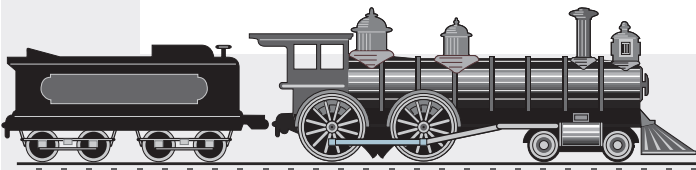
Les grands patrons de la compagnie se serrèrent la main en se félicitant de leur nouvelle acquisition.

- Monsieur Charlie, votre invention est remarquable !, dit l'un des patrons au concepteur de la foreuse. Elle nous plaît beaucoup. Elle peut faire le travail de 20 hommes. Nous allons faire deux fois plus de bénéfices !

La démonstration terminée, le chef de chantier s'adressa aux ouvriers.

- Comme vous le savez, il y a beaucoup de changements dans cette ville, leur dit-il d'une voix émue. Notre nouvelle machine à vapeur en fait partie. Je suis chargé de vous annoncer qu'avec cette énorme foreuse il ne nous sera pas nécessaire d'employer autant d'hommes.
- Venons-en aux faits !, s'impatienta l'un des grands patrons en grimant debout sur la foreuse. Nous n'avons plus besoin de ceux qui forent, qui percent et qui creusent. Ils seront remplacés par la machine. Évidemment, vous serez payés jusqu'à la fin du mois.

Les ouvriers furent sidérés en entendant ses paroles. Une femme prit alors la parole.





- Ce sont de braves hommes !, protesta-t-elle aux grands patrons. Ils ont toujours été loyaux envers vous !
- Si on ne peut plus travailler, on ne peut plus manger, cria l'un des ouvriers.
- Ça ce n'est pas bien !, fulmina un des ouvriers. On veut bien faire n'importe quoi, mais vous ne pouvez pas nous laisser sans rien. On a toujours travaillé pour vous, on ne connaît rien d'autre !

Les grands patrons leur baillèrent tout simplement aux visages.

- Calmez-vous messieurs, calmez-vous !, ordonna l'un des patrons. Ceci n'a rien de personnel, c'est simplement le progrès !
- C'est injuste ! C'est injuste !, hurlèrent tous les travailleurs.

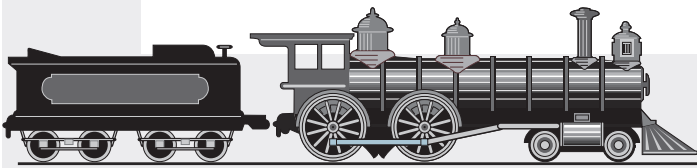
Soudain, une masse et une pioche vinrent s'écraser devant la foreuse, et une voix familière prit la parole.

- C'est une sacrée machine que vous avez là ! Mais si vous croyez qu'elle peut battre un homme à la volonté de fer, vous vous trompez !

John Henry venait de parler. Il y eut d'abord un silence, puis l'un des grands patrons s'avança vers lui.

- John, attention à ce que vous dites, lui dit-il avec arrogance. Vous avez vu ce que cet engin peut faire, vous ne pouvez pas le défier.
- C'est pourtant ce que je vais faire, rétorqua John Henry. Je suis même prêt à parier avec vous.
- Vous voulez faire la course avec la machine ?, s'esclaffa le patron. Ho ! Ho ! C'est insensé !
- Je veux faire la course avec elle, là-bas dans le grand tunnel, déclara John. On verra bien qui gagnera !

Et il ramassa sa masse et sa pioche, avant de les déposer sur ses épaules en signe de défi. Un murmure traversa la foule. Les grands patrons discutèrent entre eux un moment.





– En fait, c'est une bonne idée, dit l'un des patrons à un autre.
John Henry est un véritable héros dans la région. Si la foreuse va plus vite que lui, cela nous fera une excellente publicité.

– Si je gagne, vous devrez garder tous les employés, précisa John Henry.
Tous les employés, sans exception.

Les patrons se jetèrent un coup d'œil complice, avant de lui répondre...

– Bon d'accord ! Marché conclu, John !

Il n'y eut aucune poignée de main entre eux. À la tombée de la nuit, Polly-Anne tenta de prédire l'avenir en scrutant les reflets du café dans sa tasse. Ce qu'elle vit ne lui plut pas.

– J'ai lu dans le marc de café, et c'est dit que tu ne peux rien contre ces gens-là, annonça-t-elle à son mari. Tu ne peux pas arrêter le progrès. Ce qui doit arriver arrivera.

– Oh, Polly !, s'exclama John en jonglant avec une pomme. Ça va être tellement drôle de battre cette grosse machine.

– Tu risques d'y laisser ta vie, John, insista Polly-Anne. Même si tu as une force extraordinaire, tu...

– La force n'est pas tout, Polly. Il y a aussi la volonté, interrompit John.
Et je veux leur montrer ce que l'on peut réussir avec les deux à la fois.

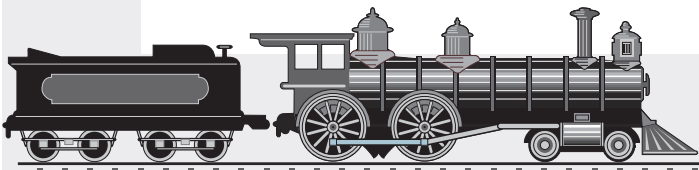
Et il écrasa la pomme d'une seule main.

– Ce qui m'intéresse, c'est de savoir qui va préparer le repas demain soir, reprit John en souriant. Parce que je vais être affamé ! Allez, viens, chérie, avant que les lucioles ne disparaissent !

Et il tira Polly-Anne par la main jusqu'au bord du lac.

– Voilà les lucioles !, s'écria John comme un enfant. On dirait des petites fées qui dansent. Tu es prête, ma chérie ? Un, deux, trois ! Hop !

Cette fois, John réussit à attraper une luciole dans sa main, puis la laissa s'envoler.





- Et bien demain, je serai au fourneau, soupira Polly.
Qu'est-ce que tu veux que je te prépare ?
- Je veux un énorme repas, avec beaucoup d'invités !, répondit John.
Ce sera la fête, Polly, une grande fête ! Tu nous feras du jambon bouilli avec des légumes et du pain de maïs.

John Henry était si convaincu de sa victoire sur la foreuse, mais Polly-Anne l'était si peu... Le lendemain matin, tous les ouvriers et les habitants de notre petite ville se rassemblèrent à l'entrée du tunnel pour assister à ce qui s'annonçait comme un événement exceptionnel. Un homme mit d'abord en marche la foreuse : un bruit semblable à un rugissement s'en échappa. La foule s'exclama d'un « Oh ! » d'émerveillement. John Henry, lui, tenait ses deux fidèles outils sur ses épaules, le sourire aux lèvres.

- Polly ! Polly !, appela-t-il. Une chose encore ! Fais-moi une tarte aux baies rouges en dessert !

Et il poussa un grand rire. Trop inquiète, Polly-Anne resta silencieuse. Le chef de chantier leva alors un drapeau rouge dans les airs et donna le signal du départ.

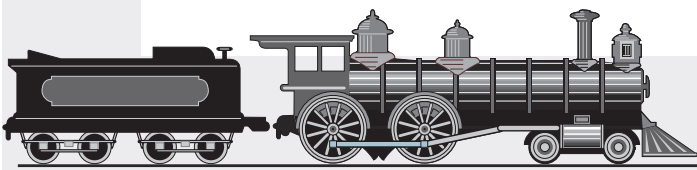
- Allez !, cria-il en abaissant le drapeau.

La foreuse s'enfonça la première dans le tunnel. Sa redoutable tête rotative se mit ensuite à percer le roc. John Henry la rattrapa à la course, puis, à coups de pioche et de masse, il commença à percer à son tour.

Pour maintenir le rythme infernal imposé par la foreuse, il dut faire travailler ses muscles puissants comme il ne les avait jamais fait travailler auparavant. Alors, côte à côte, l'homme et la machine s'enfoncèrent de plus en plus dans la montagne. Mon rôle à moi consista à tenir les autres informés. J'entrai dans le tunnel, une lanterne à la main, pour en ressortir quelques minutes plus tard en criant...

- Ils sont à mi-chemin ! La machine est toujours en tête. Mais John Henry continue à avancer !

La foule poussa un cri d'admiration. Les grands patrons, eux, furent tout simplement stupéfaits.





- Fantastique !, s'exclama l'un des patrons. Personne d'autre ne pourrait tenir aussi longtemps ! C'est extraordinaire ! Mais comment fait-il ?
- Mes hommes sont comme ça, répondit fièrement le chef de chantier. Ils mettent tout leur cœur dans leur travail. Et ils ont l'esprit d'équipe.
- Ouais ! Cette foreuse ne pourra jamais les remplacer, c'est sûr !

Le temps passa, et moi, je continuai de les informer de l'allure de la course.

- Ils sont au même niveau !, leur criai-je en sortant du tunnel.
- Ils sont au même niveau !
- C'est ça ! Vas-y, John Henry !, s'écria la foule avec enthousiasme.

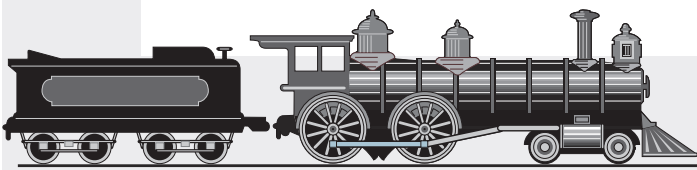
Et au moment où ça devenait le plus passionnant, Polly-Anne rentra chez elle. Je ne compris pas pourquoi. Je retournai tout de suite à l'intérieur du tunnel pour voir ce qui en était de la course.

La foreuse continuait toujours de creuser, me donnant l'impression de tordre le roc sur son passage. À ma grande surprise, John Henry, lui, s'était arrêté de creuser. Appuyé sur sa pioche, il avait beaucoup de peine à reprendre son souffle. En fait, il semblait totalement exténué. Mais je compris alors quelque chose qui allait me marquer pour la vie. Oui, l'homme a besoin d'air pour respirer, et la machine, de vapeur pour fonctionner. Mais ce que John avait et que la foreuse n'avait pas, c'était une volonté inébranlable.



Dans un effort absolument surhumain, je vis John Henry ramasser ses outils et se remettre à piocher et à fracasser le roc. C'est alors que la foreuse fit un drôle de bruit, avant de cracher un énorme nuage noir et d'exploser en mille morceaux. Mais John Henry continua de creuser comme s'il n'avait rien entendu. Je décidai de rester derrière lui en l'éclairant de ma lanterne. Tout à coup, un mince rayon de soleil apparut par un petit trou de la paroi : il s'approchait du but. Il donna encore quelques puissants coups de masse et les dernières roches qui se dressaient devant lui s'écroulèrent comme un château de cartes. John Henry avait traversé la montagne d'un côté à l'autre. La foule lui offrit un accueil digne d'un véritable héros.

- Bravo ! Bravo, John Henry ! Bravo !, s'écria la foule en délire.
- C'est pas possible !, maugréèrent les grands patrons en se tenant la tête à deux mains.





John Henry laissa tomber sa pioche et sa masse sur le sol. Pendant un moment, il resta là, debout, sans bouger. Il ne semblait pas entendre les cris de joie qui éclataient autour de lui. Dans un geste lent, il mit sa main sur son cœur et s'effondra sur le sol poussiéreux. Il y eut alors un grand silence. Sanchez s'approcha de John Henry et s'agenouilla près de lui. Il le savait, oh oui, il le savait.

– Tu avais le cœur trop grand, mon ami, dit doucement Sanchez. Mais aussi, trop fragile.

John Henry était mort. J'allai prévenir Polly-Anne, mais il me sembla qu'elle savait déjà que son John nous avait quittés. Ce soir-là, tous mangèrent le jambon bouilli, le pain de maïs et la tarte aux baies rouges, comme l'avait souhaité John Henry. Ce fut le dernier cadeau d'un homme qui nous avait déjà tout donné. Nous parlons encore de lui aujourd'hui. Nous le chantons. Et nous pensons à lui chaque fois que nous entendons un train siffler dans le lointain.



Fin

